

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

RHÔNE et départements limitrophes. . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50.
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Étranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 À 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

On s'abonne

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE: CE QUE NOUS SOMMES. — A TRAVERS LA SEMAINE. — ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE, A. Biessy. — FEUILLETON, Mme E. Meunier. — RÉPONSE A UNE CALOMNIE. — UN ARTICLE DU « PROGRÈS », Martial Ferré. — DES ASSOCIATIONS POLITIQUES, Oson. — L'ABBÉ GIRAUDIER, J. Duchâtel. — AUJOURD'HUI ET DEMAIN, Camille Jacquemont, Joseph Véry. — BIBLIOGRAPHIE. — LA FORÊT DE BONDY. — ÉCHEC ET MAT, Pierre de l'Étoile.

Ce que nous sommes

Une action politique, pour être efficace, doit se composer de deux choses : une affirmation de principes courte et claire pour déterminer le but à atteindre. A cette condition, et à cette condition seulement, pas n'est besoin de le démontrer, on peut obtenir l'unité de direction dans les efforts absolument nécessaires à la réussite d'une entreprise quelconque.

Il faut ensuite, après avoir fait connaître le but à atteindre, réunir, pour y travailler, le plus grand nombre de bonnes volontés que faire se peut. Il faut enfin distribuer la tâche.

Nul n'a oublié la déclaration du 6 juillet de cette année, et le fier langage par lequel ses auteurs affirmaient la nécessité absolue et pressante pour le pays d'un gouvernement chrétien. Pour eux comme pour nous l'antique tradition nationale est l'unique moyen de rétablir, avec les bases chrétiennes du droit, les libertés religieuses et civiles que nous avons perdues. Pour eux comme pour nous, tout ce qui n'est pas Philippe VII roi de France, empire ou république n'est qu'aventures, et ces aventures, on le sait, se paient de nos milliards, de nos provinces et de nos libertés.

Les auteurs de la déclaration créent, pour la réalisation de leur programme, une Ligue de la contre-révolution. Nous lui souhaitons prompt succès. Le programme que nous citons en entier est clair, il ne contient aucun vœu qui, réalisé dans la pratique, soit en France soit à l'étranger, n'ait donné les meilleurs résultats.

Enfin, ils déclarent prendre pour guide les enseignements de l'Eglise, c'est là que tous les membres de la Ligue retrouveront toujours dans les choses graves l'unité de vues qui leur est nécessaire.

La Déclaration du 6 juillet, en notant les préoccupations et les vues des catholiques au sujet de la restauration du pouvoir chrétien, a marqué la nécessité d'une action dont il importe aujourd'hui de poursuivre le développement.

Catholiques, et voulant, comme tels, conformer toutes nos pensées aux enseignements infaillibles du Saint-Siège, notamment aux doctrines du *Syllabus* que Léon XIII daignait récemment nous désigner comme devant être, avec ses propres encycliques, le programme d'union des catholiques, nous déclarons tout d'abord que nous entendons revendiquer l'entière liberté de l'Eglise et la reconnaissance formelle de tous ses droits, notamment la pleine liberté des associations religieuses, de l'enseignement à tous les degrés, et la complète autonomie des Uni-

versités catholiques. La législation qui reconnaîtra ces droits devra, en outre, interdire et réprimer avec énergie tout ce qui outrage publiquement la morale et la foi religieuse des catholiques.

Français, nous n'ignorons pas que l'Eglise sans être indifférente aux diverses formes du pouvoir, s'accommode pourtant de tous les régimes qui sauvegardent sa liberté; mais, dans l'état actuel de la France, il nous appartient de proclamer, d'après le témoignage des mœurs, des traditions et de l'histoire de notre pays, que le seul pouvoir qui puisse, en protégeant notre foi, travailler efficacement au bonheur et à la prospérité de la nation, c'est la monarchie chrétienne que personnifiait M. le comte de Chambord dont M. le comte de Paris est le successeur.

C'est elle, en effet, c'est la monarchie chrétienne, traditionnelle, représentative et non parlementaire, qui nous donne, avec l'autorité s'exerçant fermement au nom de Dieu, le plein essor des libertés légitimes chez l'individu, dans la famille, la commune et la province. C'est elle qui peut, en restituant les bienfaits du régime corporatif à l'ouvrier délivré de l'oppression des sociétés secrètes, mettre un terme au mal social qu'a provoqué et qu'entretient la Révolution.

En deux mots, — et les derniers manifestes de M. le comte de Chambord l'ont dit éloquemment, — ce qu'il faut à la France, c'est un Roi qui, sous l'œil de Dieu, règne et gouverne pour le bien du peuple, dont il est le père plus encore que le chef incontesté.

Pour aider à la réalisation de ce programme, un comité d'action est formé sous ce titre : *Ligue de la contre-révolution*.

Les membres qui composent le bureau central provisoire du comité siégeront à Paris.

Ils se mettront en rapport avec les adhérents de province, déjà connus, et par leur intermédiaire provoqueront la création de comités sur le modèle du comité central de Paris.

Les membres de la ligue porteront leurs efforts sur tous les points attaqués par la révolution contre laquelle ils s'unissent. Présentement, et sans préjudice des autres luttes, ils s'attacheront principalement à provoquer la plus énergique résistance contre la loi impie de l'enseignement scolaire athée, et contre la franc-maçonnerie, et ils appuieront, dans les luttes électorales, les candidats qui s'engageront à soutenir nos revendications.

Pour unifier l'action des groupes, une correspondance sera adressée périodiquement aux journaux qui adopteront l'idée de la Ligue. Elle pourra devenir quotidienne, selon les besoins de cette action.

A TRAVERS LA SEMAINE

Châtiments. — Qui a frappé par l'épée dit l'Ecriture. Qui abuse du don d'intelligence est aussi quelquefois frappé dans son intelligence. On se souvient que Gill, ce caricaturiste dont le crayon bafoua plus d'une fois la religion et le clergé fut atteint de folie il y a deux ans. Le même châtiment vient d'atteindre le poète Richépin, auteur d'un monstrueux volume intitulé *les Blasphèmes*. Dieu n'attend pas toujours l'autre vie pour montrer qu'on ne se moque point en vain de lui.

Le général Campenon tient à faire parler de lui. Il vient, en violation de la loi du 10 juillet 1880, de son propre chef, de supprimer les aumôniers dans les hôpitaux militaires sous couleur d'économies à réaliser. Ce n'est pas les quelques mille malheureux francs donnés aux aumôniers militaires qui ruinent le Trésor. On ferait mieux de supprimer les expéditions lointaines. Mais on ne le fera pas parce que si elles ruinent la France elles enrichissent la clique gouvernementale.

Fourvière. — Le pèlerinage des hommes qui a eu lieu dimanche a été magnifique. Plus de 6.000 pèlerins ont gravi la colline de Fourvière. Le lendemain 8.000 femmes ont fait cette ascension. Non, Lyon ne vous appartient pas encore, athéisme, maçonnerie, impiété, de quelque nom qu'on vous appelle. Notre ville est un champ de bataille où vous n'êtes pas près d'être vainqueurs.

Les Illuminations ont été aussi éclatantes que par le passé. Quelques quartiers ont fait même mieux que jamais. Les édifices communaux et les bureaux de tabac étaient à peu près tout ce qu'il y avait de pas illuminé.

Comme les années précédentes beaucoup de Devises formées avec des lumières. Au-dessus du clocher de la chapelle de Fourvière on lisait cette inscription connue et pleine de confiance pour nous : *Lyon à Marie*. Sur le quai de l'Archevêché, la façade d'une maison portait comme les autres années : *Ave Maria Mater Dei*.

Rue Bourbon, presque à l'angle de la place Bellecour, la maison de deuil du Sablier, nous a donné pour la première fois une magnifique inscription qui redisait bien la fête que nous célébrions : *Salve virgo immaculata* !

Quelle belle pensée ! Qu'il est beau, qu'il est touchant ce *Salve*, souvenir plein de foi, rappel de ce dogme si consolant défini il y a trente ans par l'Eglise toute entière, réunie auprès de son chef vénéré Pie IX de vénérable mémoire.

Nous remercions le propriétaire des magasins du *Sablier* d'avoir remis sous nos yeux cette pieuse pensée : *Salve Virgo immaculata*. Oui, Lyon vous salue, Lyon vous aime, Lyon espère en vous, ô vierge immaculée, Mère de Dieu.

Déconvenue. — Le parti républicain qui ne recule devant aucune manœuvre pour tâcher de déshonorer ses adversaires, avait fait grand bruit d'une prétendue lettre du général Mac-Clellan, portant atteinte à la réputation de bravoure que s'est acquise M. le Comte de Paris dans la guerre de secession. Or, voici que le général de Mac-Clellan donne un formel démenti aux calomnies que l'on colporte sous son nom. Nos lecteurs trouveront plus loin sa lettre. Nous parions tout ce que l'on voudra que le *Lyon-Républicain* et le *Progrès* qui ont propagé la calomnie ne reproduiront pas le démenti du général Mac-Clellan.

M. de Douville-Maillefeu, rapporteur du budget des cultes s'est, dans la séance de mardi dernier, conduit comme un vrai galopin. Après avoir affirmé que les évêques frappaient leurs prêtres d'une retenue au profit des universités catholiques il a, devant les réclamations catégoriques de Mgr Freppel et de M. de Mun qui demandaient des preuves, avoué qu'il n'en possédait pas. Alors il s'est emporté en injures de bas étage contre les curés à tel point que M. Brisson a dû lui imposer silence. C'est raide.

Le citoyen Douville-Maillefeu est le petit-fils de Jean-François de Douville-Maillefeu, qui figura comme complice dans le procès du chevalier de La Barre qui, on le sait, fut exécuté à Abbeville en 1766 pour avoir — prédécesseur de nos dynamiteurs d'aujourd'hui — brisé une croix en sortant d'une orgie dont les détails relatés au procès ne sauraient être reproduits.

Au dix-huitième siècle, la loi punissait de

mort le sacrilège. En 1793, la Convention voulut réhabiliter la mémoire de La Barre; mais le projet souleva un orage et le *pur* Chabot s'écria : « Je m'oppose à la réhabilitation du condamné d'Abbeville... La vertu seule a des droits à la reconnaissance de la France, et la vertu ne fut point le premier motif de La Barre. »

A coup sûr, la vertu ne fut ni le premier, ni même le second motif de La Barre et de ses complices.

Mais La Barre ayant profané la pudeur publique, c'était assez pour que les conventionnels exultassent ce misérable. Et à l'heure actuelle, la gauche applaudit dans le descendant de Jean-François de Douville-Maillefeu, le grossier sectaire.

M. Waldeck-Rousseau a une éloquence dont voici un échantillon extrait de son dernier discours au Sénat :

« Je réponds affirmativement que non ! »
M. le duc de Broglie a souri à ce singulier langage. Le sourire est une forme de la vengeance académique.

Paris. — Morin, la victime de Mme Clovis Hugues, est mort après dix jours d'atroces souffrances et après avoir subi l'épouvantable opération du trépan. Messieurs les jurés de la Seine, si connus par leur sentimentalisme, réfléchiront-ils à cela quand ils seront appelés à prononcer sur le cas de la femme du député des Bouches-du-Rhône ?

La Chambre. — Nous savions bien qu'elle se déjugerait encore plutôt que de voir partir son Ferry. Plus de cent députés ont voté cette semaine contre le projet Floquet pour lequel ils avaient voté la semaine dernière.

Décidément, c'est bouffe ! C'est dommage seulement que le spectacle nous coûte si cher.

Octrois. — On vient de constater dans l'octroi de notre ville de nombreuses fraudes dont les employés eux-mêmes de l'octroi étaient complices. Décidément nos finances gagnent à être *perçues* puis *administrées* par des républicains. Du petit au grand et de la ville à l'Etat, c'est toujours le même refrain « Pillons, pillons, mes amis ! il nous en restera bien toujours quelque chose quand nous ne serons plus au poste. »

Médiation anglaise a complètement échoué. Allons-nous entrer au moins dans une voie franche ? Déclarons-nous la guerre à la Chine ? Cette puissance est bien enhardie par l'incapacité de ceux qui nous mènent.

Jules Grévy vient encore désigner deux grâces. Le bruit nous revient que parmi les escarpes envoyés en Nouvelle-Calédonie, il est question de lui envoyer un cadeau superbe et d'y adjoindre un brevet décernant à l'éminent président le doux titre de « Père des assassins. »

Budget des cultes a été voté à la vapeur. Toutes les réductions proposées par la commission ont été adoptées. Les droits les plus incontestables ont été sacrifiés. M. Brisson a perdu sa voix à rappeler la Chambre à la pudeur. M. Brisson n'est cependant pas un clérical, tant s'en faut.

M. Douville-Maillefeu, déjà nommé, a continué ses polissonneries à la séance de mercredi. A été plusieurs fois convenablement remis à sa place. Où donc ce citoyen-là a-t-il été élevé ? Est-ce dans une étable ou dans un bogue ?

Le Progrès de jeudi emploie son article de fond à expliquer les palinodies républicaines et à démontrer que les républicains peuvent néanmoins être conséquents, quand ils votent à la Chambre, pour ce dont ils avaient promis la destruction dans leurs professions de foi. Cela va de pair avec le « répondre affirmativement que non » du jeune Waldeck-Rousseau.

Fêtes de Noël — La paroisse de l'Annonciation a repris, dimanche 7 décembre, et doit continuer pendant les trois derniers dimanches de l'année ces charmantes fêtes de famille où, par des représentations appropriées aux fêtes de l'Eglise, l'esprit religieux trouve avec la confirmation de sa foi, des plaisirs pleins de délicatesses et l'appui de ses espérances.

Ces réunions sont essentiellement **PRIVÉES**. Nous engageons nos lecteurs à se diligenter, s'ils veulent profiter de ces représentations, et à adresser leurs demandes dès à présent, même pour le dernier jour, à M. l'abbé DUBOIS, rue de la Claire, 5, LYON-VAISE.

*. Inspirée par un sentiment d'émulation, l'Œuvre du patronage de la Guillotière organise pour le mois de janvier des fêtes pareilles. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Annuaire illustré de Terre-Sainte pour 1885, indispensable aux personnes qui ont eu le bonheur de visiter les lieux saints elles pourront à l'aide de ce livre rappeler leurs souvenirs et leurs impressions. Utile aux personnes qui veulent se rendre un compte exact des principaux sanctuaires de cette terre bénie et avoir des renseignements exacts sur tout ce qui a rapport aux lieux sanctifiés par la présence du Sauveur.

En vente dans nos bureaux. Un franc l'exemplaire.

L'Enseignement Religieux

ET L'ENSEIGNEMENT LAIQUE

Le dimanche 30 novembre, M. Jacquier, l'éminent et sympathique orateur lyonnais, s'est rendu à Morestel (Isère) sur l'invitation de quelques personnes honorables et a fait devant un auditoire nombreux une de ces conférences où son talent si populaire brille dans tout son éclat.

Il a parlé de l'enseignement, « question toujours actuelle et toujours nouvelle » a-t-il dit, question capitale. L'éducation est la base de la société. Les germes déposés dans les jeunes intelligences, selon qu'ils contiennent la vérité ou l'erreur, portent de bons ou de mauvais fruits et concourent au bonheur ou au malheur des individus, à la stabilité et au perfectionnement de l'édifice social ou bien à sa démolition et à sa ruine.

L'instruction est un besoin de l'homme. De Maistre a dit : « Tout être doué d'intelligence a au fond de son âme une curiosité sans bornes ; il veut savoir. » A cet instinct inné s'ajoute une nécessité imposée par les conditions actuelles de la vie des sociétés. Il faut que le flambeau de l'instruction brille dans tous les esprits pour leur permettre de distinguer les théories fausses et subversives qui sont le plus grand fléau d'un Etat.

Toutefois l'instruction seule est un faible frein pour maintenir l'homme dans le devoir. Les fastes judiciaires en font foi. Souvent on voit échouer sur les bancs de l'infamie des personnes d'un esprit très cultivé. L'instruction n'est vraiment efficace pour l'honnêteté et la dignité de la vie, qu'autant qu'elle est fortifiée, épurée, assainie par la religion.

Il y a quelques vérités fondamentales qui brillent comme des phares pour éclairer la route de l'humanité. L'Eglise a reçu le dépôt et la garde de ces vérités ; c'est elle qui est la grande institutrice du genre humain. Le premier mot de sa constitution est celui-ci : *Docete*

omnes gentes, instruisez toutes les nations. Fidèle à la mission qu'elle a reçue de son divin fondateur, l'Eglise a éclairé l'homme sur sa noble origine et ses hautes destinées, sur la juste notion de ses droits et de ses devoirs.

Elle a défini les véritables rapports entre le souverain et les sujets ; elle a appris aux forts le respect des faibles, à chacun le respect de soi-même et de ses semblables ; elle a réhabilité la femme, aboli l'esclavage qui était une nécessité dans la société païenne et, dans la société chrétienne, serait une monstruosité. C'est elle qui a civilisé le monde.

Dire que l'Eglise est l'ennemie de l'instruction, du progrès et des lumières, c'est une impudente calomnie. Non seulement elle a constamment porté dans ses mains le flambeau des vérités religieuses et sociales, mais ses docteurs ont tenu la tête de la phalange lumineuse des savants de tout ordre. L'histoire atteste ce fait glorieux pour elle, et quiconque le nie est convaincu d'ignorance ou d'imposture.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, sur la terre africaine, aujourd'hui courbée sous le joug ignominieux de l'ignorance, du fanatisme et de la barbarie, les écoles catholiques d'Alexandrie et de Carthage éclipsaient toutes leurs rivales dans l'enseignement de la philosophie et des belles-lettres.

Tout en distribuant largement le pain de la doctrine aux intelligences d'élite, l'Eglise ne dédaignait pas de l'émietter pour les pauvres et les petits qui ont toujours été l'objet de sa vive sollicitude. En France, dès qu'une organisation régulière lui permit d'avoir sa place au soleil de la vie publique, elle se voua à l'instruction du peuple. A elle revient la gloire d'avoir fondé les premières écoles ; elle a tenu dans ses mains divines le berceau de l'enseignement élémentaire et a veillé sur son accroissement. Qu'on ouvre l'histoire au hasard, on y trouvera dans chaque siècle des témoignages du zèle des papes, des évêques, des conciles pour cette œuvre. La France est la fille aînée de l'Eglise ; dès qu'elle a su bégayer, sa mère lui a appris à épeler les lettres de l'alphabet. A mesure qu'elle a grandi, son auguste institutrice a élargi le cercle de ses études. Au huitième siècle, Charlemagne, qui en tête de ses lois inscrivait le titre de *dévôt défenseur de l'Eglise* (ce qui ne l'a pas empêché de devenir un grand homme).

Charlemagne avait fait une académie de son palais, ouvert à tous les savants et recommandait dans ses *capitulaires*, de donner aux enfants du peuple les notions élémentaires de la grammaire et du calcul. Le clergé faisait plus. Dans chaque église cathédrale et dans chaque monastère était ouverte une école où les enfants du peuple recevaient l'instruction GRATUITE. Cette œuvre de dévouement et de civilisation se perpétua et s'étendit de siècle en siècle. Des universités se fondèrent par les soins des papes et des rois. Le dix-septième siècle vit naître plusieurs congrégations vouées à l'instruction gratuite des enfants pauvres. La plus célèbre et celle des *Frères de la doctrine chrétienne* fondée en 1681 par le vénérable abbé de La Salle.

Cette sève de dévouement et de charité n'est pas épuisée ; vivifiée par le sang des martyrs de la Révolution, elle a poussé de nouveaux rejetons au soleil du calme relatif dont l'Eglise a joui depuis le commencement du siècle. De nouvelles congrégations se sont fondées pour donner au peuple l'instruction gratuite : en reconnaissance de leurs bienfaits on les proscriit !

Le zèle du clergé avait été fécond. Avant la Révolution, il y avait dans toute la France de nombreuses écoles gratuites ou payantes. Nous allons peut-être étonner quelques lecteurs : nous ne craignons pas d'affirmer que la génération de la fin du dernier siècle était plus instruite que celles qui ont suivi jusqu'à nos jours. Outre des documents irrécusables, on en a encore des témoignages vivants. Que l'on consulte les registres conservés aux archives des églises ou des mairies : peu de personnes y sont déclarées incapables d'apposer leur signature. Le tourbillon révolutionnaire, qui fit tant de ruines, détruisit les écoles et ramena l'ignorance ; ce fut une éclipse de l'instruction.

Si le peuple était instruit, il le devait à l'Eglise ; le zèle qu'elle avait déployé pour cette œuvre l'avait investie d'une sorte de monopole libre de l'enseignement.

Ce zèle ne s'est pas ralenti. Les écoles congréganistes soutiennent avec avantage la concurrence des écoles laïques. « On a fait, a dit M. Jacquier, le calcul des bourses accordées à Paris, aux écoles primaires, de 1848 à 1877. Sur 1445 bourses, les élèves des Frères, qui représentaient les deux cinquièmes des concurrents, en ont obtenu 1148 ; les autres écoles, qui représentaient les trois cinquièmes, en ont eu 297. A la dernière exposition universelle, on décerna la récompense du ministre de l'instruction publique, la grande médaille d'or, à l'institut des Frères, et le rapporteur disait au frère Philippe : « Vous avez sauvé, sur le terrain de l'enseignement, l'honneur national. »

On reproche à l'enseignement chrétien d'humilier l'esprit et d'amollir l'âme par la croyance aux mystères de la religion et à des *puérilités* comme Lourdes, La Salette, etc., et de ne pas former des citoyens et des patriotes. Ils n'aimaient donc pas la patrie, ces frères qui en 1870, après avoir enseigné aux enfants l'orthographe et le catéchisme, allaient ramasser les blessés sous les balles ennemies. Ils n'étaient pas patriotes ces soldats du pape qui sauvaient l'honneur de l'armée française à Patay. Il avait l'âme amollie cet héroïque général de Sonis qui, tandis que d'autres refusaient d'aller au feu, enlevait cette poignée de braves par ces belles paroles : « Montrons-leur ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens ! »

« D'où venaient donc ces hommes ? Ils venaient de Rome et ils croyaient à la Salette... Ils luttèrent comme des géants, se battaient comme des lions et mouraient comme des martyrs. »

Nous avons dit qu'un grand nombre d'écoles ecclésiastiques étaient gratuites. Nos législateurs contemporains ont cru découvrir une merveille, quand ils ont inventé cette gratuité dont ils se prévalent si haut. Leur prétendue gratuité est un leurre et un mensonge. Autrefois, pas une obole ne sortait de la bourse du peuple pour entretenir les écoles gratuites ; l'Eglise y affectait les revenus de ses dotations. Aujourd'hui, toutes les écoles communales sont dites gratuites, mais toutes sont payées par les contribuables. Le peuple verse le prix de l'instruction de ses enfants, non plus entre les mains de l'instituteur, mais dans la caisse du percepteur ; pas un seul contribuable, si pauvre soit-il, n'y échappe. C'est la destruction complète de la gratuité.

Si la gratuité est un mensonge, l'obligation est une tyrannie. Sans doute, nous devons à nos enfants l'instruction, qui est le pain de l'intelligence. Mais Dieu seul a droit de nous deman-

der compte de la manière dont nous nous acquittons de ce devoir. Sous prétexte de les instruire on les deprave. Quelle injustice ! Voici un pauvre ouvrier qui n'a pour tout patrimoine que sa foi et son honneur, et il ne pourra les léguer à ses enfants ; on le forcera à les envoyer dans des écoles sans Dieu, ou des maîtres sans conscience empoisonnent leur esprit et leur cœur. C'est sur le pauvre que cette tyrannie pèse le plus lourdement, parce que ses ressources ne lui permettent pas de choisir l'école qu'il préfère.

On dit que les enfants n'appartiennent pas aux parents, mais à la patrie. Il n'est pas un père et une mère chrétiens qui ne protestent contre cette usurpation. Nos enfants sont une partie de nous-mêmes ; ils sont notre richesse la plus inaliénable, notre bien le plus sacré. Quand la mort nous les ravit, c'est alors que nous sentons quel lien les unit à nous. Nous les prêtons à la patrie pour la protéger et la défendre ; mais les donner, mais sacrifier leur intelligence et leur âme, jamais !

L'école laïque, c'est-à-dire athée, est une monstruosité. Victor Hugo disait un jour qu'on devrait envoyer en prison les parents qui envoient leurs enfants dans les écoles où l'on n'enseigne pas la religion. Aujourd'hui, on menace de la prison les parents qui ne veulent pas envoyer leurs enfants dans ces écoles. C'est odieux, inepte et criminel.

Le jeune homme, qui n'est pas maîtrisé par le frein puissant de la foi, reste livré sans défense à la violence des orages de son cœur. Jusqu'à dix ou douze ans, il respectera son père, parce que celui-ci sera le plus fort ; après, il perdra le respect avec la crainte.

« Ce que je ne comprends pas, a dit M. Jacquier, c'est que froidement, de propos délibéré, on prenne ces petites fleurs du ciel, dont je parlais tout à l'heure, écloses sous les baisers d'une mère, qu'on ait le triste courage, la cruauté de jeter dans leurs jeunes âmes le souffle glacé du doute qui fait de ces cœurs, qui devraient être une lyre et une harpe, des misérables et des assassins, au lieu d'en faire des héros. »

« En déchristianisant l'école, on nous prépare une légion de barbares, de sauvages plus à redouter que ceux qui existent ; car, comme l'a dit de Maistre, je ne sache pas de pire barbarie que la barbarie de la science. »

« La conclusion s'impose. C'est la fidélité à l'enseignement religieux... Si vous voulez avoir l'honneur et la paix pour votre vieillesse, il faut mettre la vertu dans l'âme de vos enfants ; il faut leur apprendre le respect et le sentiment du devoir. »

Une autre conclusion non moins importante, un autre devoir non moins impérieux, c'est de faire de bonnes élections. Congédions ces mandataires indignes, qui dégradent nos enfants, ruinent et déshonorent la patrie et la conduisent à sa perte.

« La France sera chrétienne et monarchique, ou elle ne sera pas. »

Telle a été la dernière parole de M. Jacquier.

Les chaleureux applaudissements qui ont fréquemment interrompu l'orateur lui ont prouvé combien sa parole a trouvé d'écho dans l'auditoire. Il est à désirer de voir multiplier les conférences de ce genre. Des voix comme celle de M. Jacquier sont précieuses. En mettant sous les yeux des électeurs le tableau saisissant des iniquités de la République et des bienfaits de l'Eglise et de la monarchie, elles éclaireraient le suffrage universel et le réveilleraient de son indifférence.

Il est temps.

A. BIESSY.

— 1 —

ESQUISSE PROVINCIALE

HEUREUX RESULTATS

DE

DEUX CAS DE SÉPARATION CONJUGALE

PAR M^{ME} V^{ME} E. MEUNIER

Le docteur Gustave Narville revenait par une chaude après-midi de juin, de faire sa tournée dans les environs. La course avait été longue et fatigante, car c'est le propre des visites de médecins, à la campagne, de prendre beaucoup de temps pour être d'un maigre profit.

Le docteur suivait, au pas tranquille de sa monture, ce mince filet d'eau que les habitants d'Oullins décoraient pompeusement du nom de rivière.

Or, la rivière d'Oullins était réduite à une si simple expression que, depuis quelques jours, les lavandières qui hantent habituellement ses bords avaient disparu, et le silence de ces lieux n'était interrompu que par ces bruits vagues de la nature que l'oreille perçoit à peine. Tantôt un bruissement d'ailes, coupant l'air au-dessus de la tête du cavalier, lui faisait lever les yeux et suivre distraitement du regard deux oiseaux regagnant leur nid. Ou bien l'appel désespéré d'une

grenouille à laquelle l'Yzeron n'offrait point un bain suffisant arrachait un sourire au voyageur, qui en même temps prêtait machinalement l'oreille au chant lointain d'un villageois regagnant sa demeure, dont la voix sonore lui arrivait par intervalles inégaux.

Le soleil descendait lentement à l'horizon, et ses rayons obliques glissant au travers des rameaux grêles et blanchâtres de quelques saules rabougrs, venaient s'étendre sur le sol en grandes nappes d'or pâle.

Bien qu'en sa qualité de médecin il fut un tantinet matérialiste, Gustave Narville était trop jeune encore — il avait à peine vingt-neuf ans, — pour que son âme restât insensible à la poésie de cette belle soirée.

Sa main sur son coursier laissait flotter les rênes...

Peu à peu, les idées du jeune homme, sur lesquelles déteignaient en quelque sorte les nuages roses du couchant, passèrent de la rêverie pure à ces chimères qui se nomment : projets d'avenir.

Gustave Narville n'était pas riche ; orphelin de bonne heure, le mince patrimoine que lui avait laissé ses parents avait été absorbé en grande partie par les frais de ses études. A peine eut-il son diplôme de docteur qu'il vint s'établir à la Mulatière dont les nombreuses usines lui fournirent bientôt un commencement de clientèle. Puis, là, le jeune homme se trouvait à proximité de plusieurs communes où une partie de la population riche de Lyon vient passer la belle saison ; en conséquence, il espérait qu'un jour ou l'autre une circonstance fortuite l'introduirait dans une de ces maisons bourgeoises, où son mérite, une fois affirmé, ne tarderait pas à pouvoir s'exercer

dans d'autres occasions. Un jour viendrait où il suivrait à la ville sa nouvelle et riche clientèle, et alors...

Le docteur en était là de ses projets à la façon de Perrette, lorsque son cheval, laissant le bord du ruisseau, gravit un petit monticule de sable, haut à peine de trois ou quatre mètres, et qui n'était séparé de la rivière que par une énorme touffe de ces mauves osiers, vulgairement appelés *vorgines*, qui croissent toujours dans le lit desséché des cours d'eau.

Arrivé au sommet, le docteur ayant, machinalement tourné les yeux du côté de la rivière, arrêta brusquement sa monture. Son regard en plongeant par dessus les *vorgines* venait d'apercevoir, assise au bord de l'eau, une jeune fille vêtue d'une simple robe de percale lilas, et ayant à ses côtés un large chapeau de paille, garni de marguerites blanches.

Du poste élevé où était le cavalier, il ne pouvait distinguer la figure de la jeune personne qui lui tournait le dos, et ne voyait que de lourdes tresses blondes descendant fort bas sur son cou. Son bras droit, dont le coude s'appuyait sur ses genoux, soutenait gracieusement sa tête penchée sur un livre qu'elle tenait de la main gauche et qui paraissait absorber tellement son attention qu'elle n'avait point entendu venir le cavalier, d'autant plus que le sable dont était formé le mamelon assourdissait singulièrement le bruit des pas du cheval.

— Il paraît que c'est intéressant ; pensa le docteur qui cherchait en vain à apercevoir le visage de la jeune fille.

Soudain il la vit relever la tête en passant sa main sur ses yeux.

— Diable ! on dirait que nous sommes un brin romanesques ! supposa le jeune homme qui, assez positif par nature et par métier, était très porté à railler tout ce qui lui semblait provenir d'une sensibilité exagérée.

Puis, tandis qu'un sourire moqueur effleurait ses lèvres il rendit les rênes à son cheval qui repartit tranquillement.

Comme il redescendait la petite élévation et suivait de nouveau le sentier du bord de l'eau, Gustave aperçut une femme d'un certain âge, vêtue de noir, qui descendait le talus conduisant au ruisseau, en criant :

— Roseline ! Roseline !...

— Me voici ! répondit la voix de la jeune fille qui sortit aussitôt de derrière les roseaux.

— Il paraît que la nymphe de ces eaux bourbeuses s'appelle Roseline ! pensa encore le docteur en continuant son chemin.

Mais il n'avait pas fait cent pas qu'un cri aigu traversa l'espace. La voix venait de l'endroit qu'il venait de traverser.

Tourner bride, lancer son cheval au galop et se retrouver au pied du monticule fut pour le jeune homme l'affaire d'un instant.

— Ah ! Monsieur, s'écria la dame en noir, venez à notre secours ?

Gustave sauta à bas de son cheval et s'avança précipitamment vers la jeune fille qu'il voyait étendue dans l'herbe, et faisant de pénibles efforts pour se relever.

(La suite au prochain numéro.)

Réponse à une Calomnie

Voici la lettre que le général Mac-Clellan a adressé au journal *Le New-York-Herald*, lettre à laquelle nous avons fait allusion plus haut :

New-York, le 1^{er} décembre 1864.

A Monsieur le Directeur du *New-York Herald*.

On appelle mon attention sur certaines attaques insérées dans des journaux français contre la conduite du comte de Paris, lorsqu'il était mon aide de camp dans la campagne de la péninsule de Virginie en 1862.

Pour ceux qui ont servi avec lui, il n'est besoin d'aucune justification de sa carrière militaire. Mais, dans cette circonstance, je crois bon d'affirmer de nouveau les faits que j'ai constatés : sa carrière parmi nous a toujours été sans reproches ; il a toujours recherché le devoir périlleux ; il a constamment montré le courage le plus froid, un dévouement absolu à son devoir et un excellent jugement.

Il n'a jamais commandé de régiment, et, ni à la bataille de Gaines-Mill, ni ailleurs, il n'a placé en position un régiment qui ait été ensuite fait prisonnier.

Je n'ai jamais eu l'occasion de trouver la plus petite faute dans sa conduite, et il a quitté l'armée pour des raisons entièrement indépendantes du service auquel il était attaché.

En réalité, son départ avait été décidé quelque temps avant les batailles des Sept Jours ; il l'a retardé pour y prendre part.

Je me suis séparé de lui et du duc de Chartres, ainsi que du prince de Joinville, avec un très grand regret, et ils ont emporté avec eux le respect et l'estime de tous ceux avec lesquels ils ont été en rapport.

GEORGE B. MAC-CLELLAN.

Avez-vous lu, M. Jantet ? Avec vous lu, M. Delaroche ?

Un article du Progrès

L'éclat des illuminations du 8 décembre a tourné la tête au journal *Le Progrès* qui, dans son numéro du 9 nous a servi sous ce titre : « les Illuminés », le plus incohérent article qu'aient jamais abrités ses colonnes. Si j'avais l'heur d'être des parents du rédacteur de l'article en question, je me hâterai de convoquer un conseil de famille, et pour cause....

La tartine débute ainsi : « Nous ne chicanerons pas les cléricaux sur le nombre de chandelles qui ont été brûlées hier soir en l'honneur de la Conception immaculée. » Et bien ferez-vous, ô *Progrès* ! car la comparaison entre cette fête de la Vierge et vos fêtes officielles ne vous serait pas favorable, au point de vue de la spontanéité et de l'éloquence !

Et après cet exorde, le *Progrès* entame un imbroglio dans lequel s'amalgament : le dogme de l'Immaculée-Conception, l'Esprit-Saint, la Révolution, le Sacré-Cœur, Benoît Labre, le pape Borgia, Jeanne d'Arc, Urbain Grandier, les derviches, la Bataille cléricale et les écoles laïques. Tout cela est contenu dans 116 lignes, y compris les alinéas (16 lignes de plus que le pensum qu'on m'infligeait quand j'avais trop parlé pendant la durée de l'étude).

Ma foi, *Progrès*, je ne vous lis pas souvent, mais j'avoue que quand je vous lis, vous me démontez ! Si j'entreprends une discussion avec quelqu'un, je commence d'abord par partir d'un point raisonnable, sur lequel l'accord est fait.

Mais chez vous le point raisonnable est aussi introuvable que... comment dirai-je?... que la bonne foi chez Jules Ferry !

Quel rapport y a-t-il entre les bougies du 8 décembre et les bûchers de l'Inquisition ? Et d'abord, souffrez que je vous apprenne une chose que vous paraissez ignorer : c'est que l'Inquisition, tant qu'elle fut dans les mains de l'Eglise ne versa jamais une goutte de sang et que ce fut seulement lorsqu'elle passa sous la direction du pouvoir civil qu'elle condamna à mort. Après cela, vous pouvez dire que Jeanne d'Arc a été brûlée par les évêques. Cela fera rire ceux qui ont lu l'histoire dans les documents, et qui ne professent pour les historiens, comme Paul Bert, que le respect que méritent les faussaires. (Vous savez si Paul Bert a été convaincu de fausseté en pleine Chambre par Mgr Freppel qui a rétabli des textes tronqués impudemment et sciemment par votre écorcheur de chiens, de chats et de singes.)

Allons, *Progrès*, mon bon, ne vous mêlez plus des choses auxquelles vous ne comprenez rien. Faites suivre à vos rédacteurs les cours du soir s'ils sont trop occupés pendant le jour, et surtout, s'ils sont intelligents, faites-leur suivre un cours de doctrine avant de leur permettre de s'occuper de choses religieuses. Voyez-vous, un architecte se moquerait de moi avec raison si je prétendais lui apprendre à bâtir, un médecin se rirait si je prétendais lui apprendre à traiter un malade, tout cela parce que, ce qu'ils font, ils le font après étude, tandis que moi qui n'ai pas étudié leur art, je suis incompétent. De même, vous, ô *Progrès*, vous êtes, en fait de religion, aussi ignorant que

moi en fait de médecine ou d'architecture. Sachez donc ne pas parler quand vous avez d'aussi belles occasions de vous taire.

Enfin, vous terminez votre article en disant que les étrangers sont venus à Lyon comme ils seraient venus à une foire splendide, que cela a été pour l'octroi l'occasion d'une belle recette dont la cité démocratique profitera pour le développement de ses écoles laïques et pour le soulagement des malheureux que les cléricaux laissent mourir de faim.

Progrès, *Progrès*, casse-cou, casse-cou ! on ne tend pas à ses adversaires de pareilles verges pour se faire fouetter, mon cher ! L'octroi, dites donc, depuis qu'il est aux mains républicaines n'enrichit guère la démocratie citée, vous le savez bien, et les faits d'hier sont là pour vous l'apprendre ! L'instruction laïque ne paraît pas avoir fait des aigles de vos rédacteurs. Et surtout quand il s'agit de charité, ô *Progrès*, n'élevez pas la voix. On pourrait évoquer des faits dont vous n'auriez pas sujet de vous vanter. Est-ce compris ?

MARTIAL FERRÉ.

Des Associations politiques

L'article publié dans notre dernier numéro sur ce sujet devait provoquer des observations critiques. Nous en avons reçu : nos convictions n'en sont pas ébranlées. Nous serions curieux de voir l'accueil que ferait un jury, à l'organe quelconque du ministère public qui aurait l'impudence de soutenir cette thèse : « Pour vous rouges plus de lois prohibitives, mais pour vous blancs elles sont bel et bien existantes et contre vous nous en demandons l'application. La belle occasion pour M^e Jacquier de faire éclater sa verve vengeresse.

Donc, supposant que le comité royaliste soit fondé, nous nous permettons de lui tenir ce langage : « Point d'inutiles bravades, sans doute, mais plus de cette réserve craintive qui annule votre action. S'il y a dans votre sein des membres à qui leur position impose cette réserve, qu'ils se retirent au second rang et ne continuent pas à paralyser les autres. Il y a dans le parti assez d'hommes indépendants, de chevaliers sans peur pour former un état-major. Quoi ! en présence de l'organisation formidable des radicaux, des socialistes, divisés sans doute, mais toujours prêts à s'unir contre vous au dernier moment, vous continuerez les errements de l'ancien comité conservateur, cueillant par-ci par-là quelques louis pour les employer la veille de l'élection en impression d'affiches et de bulletins ! Ce n'est pas la peine, ni le moyen d'attirer à vous les anciens lutteurs, ni celui d'exciter le courage des nouveaux. Tous les triomphes de vos adversaires proviennent de l'art avec lequel ils ont su grouper et diriger les forces qui devaient y concourir ; toutes vos défaites de ce que vous n'avez pas voulu ou su employer les mêmes armes. Ouvrez les yeux et voyez ce qui vous reste à faire. Sans doute, à l'heure qu'il est, s'opère dans l'opinion publique un revirement hostile à nos adversaires. Loin de vous en dispenser, ce revirement doit vous décider à redoubler d'efforts propres à l'accentuer ; il faut vous en emparer, l'amener au service de notre cause qui est par excellence la cause nationale et patriotique. Si vous ne voulez pas qu'on vous accuse d'être une vaine parade, il n'y a pas à hésiter. En avant, en avant !

Ozon.

L'Abbé Giraudier

Le gouvernement par la suppression du traitement des aumôniers des hôpitaux militaires vient de frapper à Lyon, un homme aussi connu qu'estimé : M. l'abbé Giraudier.

Certes, ce n'était pas un politicien celui-là. Fils d'un capitaine blessé dans la guerre de Russie, il suivit nos troupes dans la campagne d'Italie. Le maréchal de Mac-Mahon obtint alors pour lui la croix de la Légion d'honneur. Au sortir de cette guerre il fut chargé de l'hôpital militaire de notre ville et depuis 28 ans il s'y fait aimé de tous. Officiers et soldats apprécient son dévouement et son abnégation.

En 1870 l'abbé Giraudier voulut partir avec nos troupes, il fut retenu par les généraux de la place. On savait que son énergie ne se rebutterait pas contre les énormes fatigues que demandait le poste important de l'aumônerie des hôpitaux.

C'est un prêtre dans l'acception la plus noble du mot. Prêtre sur le champ de bataille, prêtre au chevet des malades et des mourants, apprenant à ceux-là à combattre pour la patrie ; à ceux-ci à souffrir patiemment et à bien mourir. Combien de pauvres soldats ont retrouvé la paix et la consolation quand ce prêtre à la figure douce et bonne leur parlait de leur village, de leur famille, de leur mère, quand il les

bénissait en leur rappelant leur première communion.

C'est à lui que les soldats décédés doivent d'avoir un enterrement spécial. A force d'instance il a pu obtenir que chaque corps soit emmené à part religieusement au cimetière. Nos soldats n'avaient pas même cette dernière espérance du pauvre. Il n'y avait qu'un enterrement pour tous les morts.

Mais n'est-il pas juste que l'on fasse des économies sur ceux qui donnent au pays leur sang et leur peine, c'est un mauvais exemple à supprimer. Les frères et amis qui émergent au budget et creusent le déficit ne font rien.

Nous savons que l'abbé Giraudier ne veut pas quitter ses chers soldats : « Dieu me viendra en aide, nous disait-il, je ne veux point abandonner mes amis ! » Comment fera-t-il ! Je n'en sais rien ! Mais ce que je sais, c'est que son dévouement n'est point encore épuisé. Il est un de ces caractères qui ne connaissent que le devoir. Il s'est donné pour mission d'être au chevet du soldat malade ; il y restera. Privations, sacrifices de toute sorte, luttas douloureuses, rien ne lui coûtera : C'est pour Dieu et les soldats.

Attristés de cette injustice sans nom, nous envoyons à ce médaillé de la guerre d'Italie l'assurance de notre profonde sympathie. Puissent-ils trouver une compensation dans les marques d'affection et de souvenir qu'il reçoit de tous ceux qui l'ont connu et aimé.

J. DUCHATEL.

Aujourd'hui et Demain

Aujourd'hui c'est l'heure ravie
Au problème de l'inconnu,
Fugitif éclair de la vie
Aussitôt parti que venu.

Mais demain !... Demain porte un masque :
On ne sait ce qu'il montrera,
Frais sourire ou bien lèvres flasques....
Lorsque le masque tombera...

Aujourd'hui, c'est un rêve rose
Dont nous caressons nos loisirs :
Mais c'est Demain seul, qui dispose
De l'échéance des desirs.

Tremblons jusqu'à ce qu'il se montre,
Car Demain se moquera de nous,
L'espiègle arrête notre montre
Et fait manquer le rendez-vous.

Aujourd'hui c'est le doute blême
Qui crève la poche du fiel :
C'est la misère qui blasphème
Et menace du poing le ciel :

Mais en riant Demain réplique
Et vous jette le testament
D'un de ces oncles d'Amérique
Qui meurent juste au bon moment :

C'est aujourd'hui qui se délecte
Aux espoirs qu'emporte le vent
Et confie, absurde architecte,
Les châteaux au sable mouvant :

Demain, c'est l'éternel arcanes
Dont nul ne connaît les secrets,
C'est une bouche qui ricane
Et souffle sur nos vains décrets.

Aujourd'hui, c'est la grande ébauche
De quelque chef-d'œuvre nouveau ;
Mais Demain c'est la mort qui fauche
Le peintre devant le tableau.

Demain, c'est après la victoire
La balle morte d'un fuyard,
Qui change le char de la gloire
En un lugubre corbillard.

Le bonheur a bien de la peine
A trouver place entre les deux :
Pâle soleil, il glisse à peine,
Un rayon furtif et douteux.

En vain le temps poursuit sa marche,
Aujourd'hui toujours rajeuni,
Reste sur la première marche
De l'escalier de l'infini.

Mais Demain lointain fantastique
Dont on croit toujours approcher,
C'est l'asymptote énigmatique
Qu'on ne pourra jamais toucher.

Aujourd'hui sans cesse cotoie
Cet insaisissable Demain,
Et l'accompagne dans la voie
Sans pouvoir lui donner la main.

Jusqu'au jour sans date qui borne
L'horizon de l'humanité,
Et se pose comme un sphinx morne
Sur le seuil de l'éternité.

CAMILLE JACQUEMONT. †

« Aujourd'hui et demain » toute la vie est dans ces deux mots avec ses joies et ses tristesses, ses rêves d'or et hélas ! ses cruelles déceptions. Il l'avait bien compris ce beau jeune homme que la mort a fauché dans sa fleur à peine entr'ouverte au clair soleil de ses vingt ans. Aussi, dans un jour de rêverie, il exprima en quelques vers expressifs et harmonieux l'émotion de son cœur, ébranlé par ce souffle puissant, qui vient de ces régions de notre âme, embaumées par nos jeunes espoirs et nos naïves illusions. Nous connaissons tous cette heure chantée par le poète ; heure enivrante où passe en murmurant ce vent mystérieux qui fait malgré nous frissonner tout notre être : c'est le pressentiment de l'avenir de ce mystérieux lende-

main, où Dieu dans sa justice laisse entrevoir à l'homme heureux la vague et sinistre lueur d'un éclair lointain, tandis que sur le bord du ciel sombre de l'infortuné il fait plein de bonté se jouer un lumineux et gai rayon de son beau soleil.

Camille Jacquemont, en vrai poète, a dit en de beaux vers ses émotions et les nôtres dans cette vie d'un jour, si remplie d'angoisses et d'incertitudes, où le temps nous échappe et nous fuit, et ne marque que par nos douleurs ce point imperceptible où finit l'aujourd'hui et commence le lendemain. Lui-même, et bien peu de temps après avoir chanté l'heure qu'on ne peut arrêter, il devait être emporté par elle à son premier parfum avant les fruits de sa maturité....

Mais pourquoi déplorer sa vie trop courte et si prématurément terminée ? N'a-t-il pas échappé aux souillures de notre fange, aux mille compromissions déshonorantes qu'ignorait son grand cœur ? Ne vaut-il pas mieux répéter cette belle parole des anciens qu'il aimait entre toutes :

Il meurt jeune celui que les Dieux aiment.

JOSEPH VÉRY.

BIBLIOGRAPHIE

La chartreuse de Sélignac, près de Bourg-en-Bresse, par M. AMBROISE DE BULLIAT, de l'ordre des Chartreux.

Tel est le titre de ce nouveau livre où l'on trouve la monographie complète de ce monastère qui, durant un cours six fois séculaire, fut témoin des principaux événements passés dans les provinces de Bresse, du Bugey et de notre Lyonnais.

En raison de ces faits et du sentiment généreux qui se dégage de la lecture de ce nouveau volume pareil travail est assuré d'être le bienvenu.

Son auteur, coadjuteur de la chartreuse de Sélignac, l'a composé avec la fidélité et la patience d'un bénédictin, avec cette sobriété de style si rare de nos jours. Et cependant, parfois, quelle élégance ! quelle émotion dans certains chapitres, où il semble que notre religieux a fait passer toute son âme de chrétien et de Français.

Le volume se présente sous un beau format, grand in-octavo, belle impression. Il contient 572 pages, est orné de sept gravures et d'une carte topographique. On le trouve à la librairie ancienne d'Auguste Brun, rue du Plat, 13, et à la librairie Briday, avenue de l'Archevêché, 3, à Lyon. Le prix est de 7 francs.

Le baron RAVERAT.

Les Annonces sont reçues exclusivement aux Bureaux du Journal.

AU
Sablier
GRANDE MAISON DE DEUIL
17, rue de la République
en face de la Banque de France
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour
LYON

LAINES

A tricoter & au crochet

Pour œuvre de charité, le 1/2 kil. 4 »
Gris mélangé 5 »
Mérinos et Saxo, écrus 5 »
toutes nuances 6 »
Cachemire blanc et noir 6 »
Anglais irrétrécissable, écrue 6 »
couleurs 7 »
Persan blanc, noir, couleur 5 »
Mohair 7 »
Pélerines et Fichus, Robes et Manteaux d'enfants

A. ROYANÉ, rue de la Préfecture, 1

Place Saint-Nizier, rue Mercière

TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS

Ancienne Maison

MOUTH

Grand Magasin de Nouveauté

A L'OCCASION DU JOUR DE L'AN

MISE EN VENTE
D'ARTICLES POUR ÉTRENNES

Par exception nos Magasins seront ouverts les Dimanches, 14, 21 et 28 courant.

Guérison radicale des
hommes, femmes et en-
fants. — PAIEMENT APRÈS GUÉRISON. — THERON
et C^{ie}, 28, rue Confort, au 2^{me}.

Tous les jours de 1 h. à 4 h.
Une Dame est chargée d'appliquer pour Dames.

